

CHRONIQUE

François Quintin - Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

Mathieu Zazzo PHOTO

/// /VISITE D'ATELIER DIEGO MARCON, REALITY SPOTTER



Litania, 2011. Vidéo, MiniDV, color/sound, 29'.
Vue de l'installation
à Monotono Contemporary Art,
Vicenza, Italie.

On est toujours pris de vertige horizontal dans ces longs couloirs de la Cité des arts, en pensant que derrière chaque porte un jeune artiste cherche les entrées de ses inspirations. Italien, originaire du village de Busto Arsizio, en Lombardie, Diego Marcon a passé les derniers mois au Centre d'art et du paysage de Vassivière, dans le nouvel espace de résidence conçu par Berger & Berger. Il finalise maintenant son projet derrière une de ces portes vertes en enfilade de l'immeuble du pont Marie, à Paris.

Diego Marcon travaille la vidéo. Il affectionne d'installer sa caméra dans des univers qui lui sont étrangers, des lieux où des groupes de personnes concentrent leur attention parfois jusqu'à l'aliénation. *Pattini d'argento*, par exemple, nous plonge dans l'entraînement quotidien d'une équipe de patineuses artistiques. On est suspendu à l'extrême concentration collective de ces jeunes femmes dont la pratique nous est étrangère. Cette œuvre, comme d'autres, peut rappeler des films de Manon de Boer. Le sujet réel semble

à chaque instant sourdre des entrelacs de ses apparences, dans tout son mystère, sans que l'on sache vraiment quelle est sa nature, comme *Le Motif dans le tapis* de Henry James. La chasse au réel de Diego Marcon est un peu comme une poursuite de fantômes ou une enquête sur la sorcellerie dans les bocages de la Mayenne⁽¹⁾. C'est une chasse ontologique, où le désir de son surgissement est la seule condition de l'apparition.

En 2012, dans une belle exposition de lauréats d'écoles d'art internationale⁽²⁾,

Diego Marcon présentait *Storie di fantasmî per adulti*. Des images d'intérieurs de chasseurs, surpeuplées de têtes de cerf et chevreuil, de bibelots, de photos d'animaux morts, rythmées par la mécanique d'une horloge à balancier. Les plans fixes se succèdent avec une lenteur telle que notre regard dépèce chaque image, et assemble chaque élément comme si leur proximité désignait une présence que nous sommes toujours sur le point de discerner.

Par ailleurs, Diego Marcon mène un projet intitulé « SPOOL », une collecte de films de famille qu'il a rendu publics, entre autres par une diffusion télévisée.

Il a digéré des centaines d'heures de visionnage, a restructuré ces bandes en mettant en conjonction les altérations de l'image et ce qu'il faut bien appeler des gestes cinématographiques, qui sont bien souvent des intentions modestes. Chaque « *tape* » porte le nom du donateur de ces cassettes, et rassemble plusieurs années d'un seul « auteur ». C'est comme une consignation des structurations complexes des émotions familiales. La particularité de ces vidéos est qu'elles proviennent toutes du début des années 80, lorsqu'une quantité de supports magnétiques se disputait la suprématie de l'image : miniDV, VHS, HI8, VHS-E, S-VHS... autant de

sigles qui pourraient figurer sur les flancs du monument aux médias morts de Jean-Marc Chapoulie ⁽³⁾. *Lia*, par exemple, montre des films naturalistes d'intérieur où un père de famille ne voulant rien rater de son quotidien a enregistré des heures de pièces vides. *Cecilia* résume une enfance filmée par un père qui a gardé ses films au secret jusqu'à son adolescence, comme une longue dédicace. Dans *Giulio*, la tentation de faire des images est telle que la famille devient un arrière-plan : la route sur un vélo, des montres en très gros plan, la mer en contre-jour ou le ciel...

Diego Marcon travaille pour la première fois la pellicule. Avec une vieille caméra Super 8, il a enregistré les masses nuageuses au-dessus de Vassivière, surexposées, blanc sur blanc, au modelé à peine visible. L'artiste a développé lui-même ces films, dans une chambre noire de fortune, à l'aide d'un enrouleur en plastique « *made in USSR* ». Chaque étape chimique du développement se compte en minutes, et nécessite de rester des heures dans le noir absolu. L'œuvre projetée articule une triple prégnance du temps, celle de la prise de vue, celle de sa révélation, et le passage des images devant la lampe que les inévitables scratches et rayures ponctuent. Diego Marcon dit dans un entretien : « *C'est dans un mouvement d'abandon et de disparition que le réel apparaît, dans un halo indéfini. Sa présence n'est jamais aussi forte que lorsqu'il disparaît.* » Les mondes invisibles à la surface du visible ; finalement Diego Marcon conserve de ses premières études en cinéma son espérance profonde. ■

Diego Marcon est né en 1985, près de Varèse, Italie.

Il présente une exposition personnelle à Gasconade, Milan, en novembre 2013.

www.diegomarcon.net



notes :

1. En prenant la sorcellerie comme sujet de recherche, *Les Mots, la mort, les sorts de Jeanne Favret-Saada* tente une analyse rationnelle des articulations de la pensée magique.
2. FIEA, Festival international des écoles d'art, *Le Printemps de septembre, Palais des arts, Toulouse*, commissaires Régis Durand, Marie-Frédérique Hallin, Michel Metayer, Yvan Poulain.
3. Dans son livre *Alchimicinéma (Les Presses du réel, 2008)*, Jean-Marc Chapoulie propose, en guise de conclusion, la création d'un monument aux médias morts, toutes les machines à faire des images, mortes pour le progrès.